

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 14 (2007)
Heft: 3

Artikel: Entretien avec William Clarence-Smith, éditeur de la revue "Journal of Global History"
Autor: David, Thomas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Entretien avec William Clarence-Smith, éditeur de la revue «Journal of Global History»

Propos recueillis par Thomas David

William Clarence-Smith est Professeur d'Histoire à la School of Oriental and African Studies (SOAS), Université de Londres. Spécialiste d'histoire globale, il est l'auteur de nombreux ouvrages.¹ Surtout, il est l'un des trois éditeurs – avec Kenneth Pomeranz et Peer Vries – de la revue *Journal of Global History* (ci-après JGH).² La création de cette revue en 2006, publiée par Cambridge University Press, témoigne du dynamisme et du renouveau des recherches en *Global History* (ci-après GH). Pour en savoir plus sur cette revue, William Clarence-Smith a accepté de nous rencontrer dans son bureau londonien.

traverse: Pouvez-vous nous dire en quelques mots comment est né ce projet de revue?

William Clarence-Smith: Ce projet est issu des recherches menées par le réseau *Global Economic History Network* (GEHN) animé par Patrick O'Brien depuis maintenant 3–4 ans.³ L'intérêt de créer une telle revue est apparu à la lumière des réflexions plus générales sur l'histoire de la mondialisation menées par ce groupe: comment écrire cette histoire? Quand le monde a-t-il commencé à être globalisé? L'objectif de la revue est également de sortir de l'histoire nationale et de la domination de l'Occident, dans lesquelles s'est enfermée l'historiographie traditionnelle.

Les définitions de la GH abondent. En tant qu'éditeur de la revue, de quelle manière la définiriez-vous?

Dans notre perspective, il nous semble plus intéressant de dégager des axes de recherche originaux plutôt que de définir la GH. Trois axes nous paraissent particulièrement féconds. Le premier concerne les lieux de rencontres, d'interactions économiques, socio-culturels ou militaires entre des sociétés appartenant à des continents ou des régions différents. Le second porte sur les comparaisons des diverses parties du globe. Toutefois, nous ne voulons pas nous focaliser sur des comparaisons qui se limitent au monde occidental; au

contraire, nous aimerions privilégier celles qui prennent en compte les autres régions du monde. Enfin, le troisième axe inclut les études qui impliquent, pour une raison ou une autre, l'ensemble de la planète ou en tout cas une grande partie de celle-ci. Nous avons ainsi récemment publié un article qui traite de la *coffee rust* – la maladie du caféier – qui, à la fin du XIXe siècle, touche l'ensemble des régions tropicales productrices du café, que ce soit en Afrique, en Amérique latine ou encore en Asie.⁴

Il en va de même pour les méthodes. Nous ne cherchons pas à imposer une ligne éditoriale. Très souvent, des revues sont lancées avec une espèce de «prologue méthodologique». En fin de compte, elles n'intéressent qu'une petite chapelle. Nous voulons à tout prix éviter ce danger. Nous désirons refléter ce que nos collègues, dans le monde entier, considèrent être la GH.

GH semble impliquer des recherches qui prennent en compte l'ensemble de la planète? Est-ce le cas?

Chacun de nos articles ne va pas traiter de la terre entière. D'ailleurs, je ne suis pas certain que nous ayons déjà publié une seule contribution qui ait cette couverture géographique. Pour nous, il importe que le sujet soit d'importance globale. Nous voulons publier des articles sur des thèmes qui ont un «retentissement» à l'échelle de la planète. Or, nous avons eu un nombre assez surprenant de personnes qui nous ont envoyé des articles presque exclusivement centrés sur un territoire. Ce n'est pas ce que nous recherchons.

Comment, dans cette perspective, intégrer des recherches d'historien-ne-s qui travaillent sur des fonds d'archives régionaux ou nationaux dans une approche GH?

Il existe en fait des fonds d'archives qui, par leur nature, sont globaux ou plus ou moins globaux. Certains de ces fonds sont malheureusement fort peu utilisés, comme ceux de la Société des Nations ou du Bureau International du Travail à Genève. Il en va de même pour les archives de «compagnies globales», à l'instar de celles des sociétés missionnaires.

Il est également possible de suivre un produit, comme par exemple le cacao, tout au long de sa chaîne: de la production jusqu'à sa consommation. Cette approche permet de couvrir des zones géographiques très diverses. Le chercheur essaie de trouver des archives dans les différents pays concernés. Le problème de la langue surgit alors: il faut en effet maîtriser un certain nombre pour mener à bien ce type d'études.

Comment faire alors? Est-ce que la GH implique d'être un polyglotte?

Bien sûr que non. Il existe des alternatives. Par exemple, les documents se trouvant aux archives des Nations Unies sont souvent traduits. De même, pour l'histoire du cacao, il existe une revue allemande, le *Gordian*, créée à la fin du XIXe siècle et qui constitue une source d'informations très utile pour retracer l'histoire de ce produit.⁵ La collaboration ou la recherche collectives constituent également une possibilité pour surmonter cette difficulté liée à la maîtrise des langues. Néanmoins, la barrière des langues représente un obstacle et le danger, dans un certain sens, est d'avoir des articles qui ne sont pas issus d'un travail en archives et qui se résument à une comparaison un peu farfelue sur la base de 3 ou 4 ouvrages. Nous recevons assez souvent des articles de ce genre que nous sommes obligés de refuser.

Qu'en est-il de la couverture chronologique. Si l'on prend l'histoire de la mondialisation, certains la font déjà remonter à l'Antiquité; d'autres disent qu'elle ne commence qu'au XVe siècle, avec les grandes découvertes. Certains, enfin, s'opposent à cette vue et affirment que la révolution industrielle marque les véritables débuts de la globalisation. Comment se positionne la revue par rapport à ces débats?

Nous refusons résolument d'adopter nous-mêmes une couverture chronologique. Les auteurs doivent simplement justifier leur choix. Et nous sommes prêts à remonter très loin dans le temps. Prenons l'exemple de David Christian et de Marnie Hughes-Warrington, qui commencent leur cours sur l'histoire mondiale avec le *big bang* et qui n'abordent l'apparition de l'homo sapiens que bien plus tard dans leur enseignement.⁶ Nous refusons de dire que la mondialisation a commencé à tel ou tel moment.

Pour l'instant, les articles qui sont parus traitent plutôt de la période du XIVe siècle jusqu'à nos jours. Il y a peu d'articles qui remontent au-delà.

Nous avons pourtant demandé à des archéologues de nous envoyer des articles, mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas eu beaucoup de succès. Certes, nous avons publié des comptes rendus de livres archéologiques, mais aucun article.

Pourtant, vous insistez, dans l'éditorial de votre premier numéro, sur la nécessité de dialoguer avec les autres sciences sociales, que votre revue espère, à terme, être un forum de rencontres interdisciplinaires. Pour l'instant la parole a surtout été donnée à des historien-ne-s. Pourquoi?

En fait, il s'est avéré beaucoup plus difficile que je ne l'avais imaginé de persuader des gens d'autres disciplines de publier dans une revue historique. Les chercheuses et chercheurs doivent en effet tout le temps publier; pour qu'une publication soit vraiment prise en compte, il faut qu'elle figure dans un nombre limité de revues. C'est un vrai problème, beaucoup plus aigu dans les autres disciplines qu'en histoire. Par exemple, en sciences économiques en Angleterre, il convient de publier dans 12 revues, toutes de langue anglaise et très spécifiques. JGH ne figure pas (pour l'instant) dans cette liste. Pour les chercheuses et chercheurs d'autres disciplines, publier dans une revue historique équivaut donc à une perte de temps. Toutefois, je ne pense pas que cela constitue le seul problème. Les chercheurs préfèrent également être jugés par leurs pairs, par les gens de leur profession.

Est-ce que les autres sciences sociales prennent en compte cette dimension de GH?

Cela dépend. Malgré les difficultés que j'ai évoquées, ce sont les archéologues avec lesquels nous sommes en mesure de dialoguer le plus facilement. Pour les chercheurs en sciences sociales (par exemple les économistes ou les sociologues), le problème est, en caricaturant un peu, qu'ils considèrent très souvent que la globalisation n'a commencé que dans les années 1980 ou 1990. Quand on leur rétorque que la mondialisation a une histoire plus ancienne, ils répondent: «Mais comment? Pas du tout! C'est un phénomène récent.»

Pour les chercheurs en biologie, géologie ou encore en climatologie, le problème ne réside pas tant dans l'approche – un géologue est convaincu des liens entre les différentes régions du monde et de la nécessité d'étudier la planète dans la longue durée – que dans les méthodes: à ce niveau, les points de rencontre sont peu nombreux.

En fait l'interdisciplinarité que vous prônez s'exprime pour l'instant par la très grande diversité des approches historiques (histoires économique, culturelle ou sociale) des articles publiés.

Effectivement. A l'origine, le projet de la revue a été initié par des historien-ne-s économistes. Mais, très vite, nous avons essayé de l'ouvrir à d'autres historien-ne-s, même si des efforts restent encore à faire. Nous aimerions ainsi publier plus de contributions d'histoire politique. A tort, à mon avis, cette discipline a en effet un peu tendance à être rejetée, car considérée comme passée de mode. De même, nous œuvrons également pour que les historien-ne-s de la culture soient plus engagé-e-s, nous envoient plus d'articles.

Dans son ouvrage Navigating World History, Patrick Manning reconnaît que la GH n'accorde que peu d'attention à l'histoire genre (gender history).⁷ Ce constat semble également s'appliquer à votre revue dans la mesure où cette approche n'apparaît qu'en marge des articles. Qu'en pensez-vous?

Il est vrai que nous n'avons pas encore eu jusqu'à présent d'articles centrés sur cette thématique. Toutefois, cette lacune sera sans doute bientôt comblée. Nous cherchons également à faire connaître cette perspective de recherche en publiant des comptes rendus d'ouvrages adoptant cette approche genre. L'ouvrage de Bonnie Smith sur l'histoire des femmes dans une perspective globale sera ainsi bientôt recensé dans notre revue.⁸ Donc, la question genre n'est pas du tout exclue dans notre revue. Il en va de même pour l'étude des personnes que l'on pourrait qualifier de transsexuées. Je travaille ainsi actuellement sur les eunuques. C'est un sujet passionnant: les systèmes chinois et islamique d'eunuques sont très différents.

De quelle manière?

En Islam, les eunuques sont obligatoirement des esclaves; ce n'est pas le cas en Asie de l'Est. En Islam, en général, c'est une violation de la personne; on devient eunuque contre sa volonté. Tandis qu'en Chine, dans une région comme le Chandong, beaucoup de familles châtraient traditionnellement leurs fils pour leur offrir des opportunités de promotion sociale, à la cour impériale ou dans des administrations régionales. Il y aussi le fait qu'en Islam, les eunuques n'étaient presque jamais utilisés comme militaires; alors que les Chinois avaient des corps entiers d'armée composés d'eunuques. Alors pourquoi ces différences? J'aimerais beaucoup recevoir un article qui traite de cette problématique.

Une des critiques qui est souvent adressée à la GH est de souligner qu'elle est euro-centrée, dans la mesure où elle forge des outils méthodologiques pour l'analyse des sociétés occidentales qu'elle applique ensuite à l'analyse d'autres régions du monde.⁹ Qu'en pensez-vous?

C'est un problème. Une façon d'y remédier serait d'avoir des historien-ne-s d'autres continents que l'Europe ou l'Amérique du Nord qui envoient des articles. Toutefois, il convient d'ajouter que les auteurs qui ne sont pas d'origine occidentale et auxquels nous nous sommes adressés ont presque toujours suivi leurs études dans des universités européennes et états-uniennes, et même y enseignent. En outre, les rares fois où nous avons reçu des articles rédigés par des historien-ne-s résidant dans des nations du «Sud», nous avons trouvé que

ces contributions étaient souvent décevantes. On pourrait me rétorquer que nous jugeons ces articles selon des critères occidentaux. C'est une question très difficile. Nous avons beau nous dire «Non, nous sommes en dehors de tout ça», nous en sommes prisonniers. Alors y'a-t-il une histoire universelle avec des critères universels? Je ne sais pas. Peut-être faudrait-il que l'Université de la Zambie (où j'ai enseigné jadis) crée sa propre revue d'histoire globale? Peut-être verrait-on la différence?

Il existe déjà une revue qui traite de l'histoire mondiale ou globale, le Journal of World History, qui a une très bonne réputation.¹⁰ Comment vous différenciez-vous de cette revue?

D'abord, nous avons d'excellents rapports avec le *Journal of World History*, et des auteurs publient dans les deux revues. Mais cette revue a certaines particularités. D'abord, elle est très centrée sur l'Amérique du Nord. Elle appartient en effet à une association, la *World History Association*, qui est majoritairement constituée d'enseignant-e-s du secondaire. Elle a donc en quelque sorte une fonction de vulgarisation, certes de très bon niveau, afin de répondre aux besoins des enseignant-e-s du secondaire et universitaires en Amérique du Nord. Notre revue n'a pas d'association. Nous ne sommes donc pas tenus par ces contraintes liées au rattachement à une société.

Ensuite, le *Journal of World History* a une approche d'histoire globale, mais le monde est vu à travers un prisme nord-américain. Nous voudrions contre-balancer cette tendance en axant plus sur l'Europe et l'Asie, où des enseignements de GH sont également prodigués.

Si vous n'avez pas d'association qui vous soutient, comment la revue est-elle financée?

La revue appartient à la London School of Economics, Cambridge University Press n'assurant que l'édition et la diffusion. La décision de la London School of Economics de créer cette revue s'inscrit dans sa politique de développement destinée à recruter des étudiant-e-s étranger-e-s, en particulier des doctorant-e-s. L'existence d'une revue prestigieuse permet d'attirer l'attention de ces étudiant-e-s sur les enseignements, en particulier d'histoire globale, prodigués par la London School of Economics.

La GH se caractérise par son dynamisme éditorial, ainsi que l'illustre votre revue, mais également par ses réflexions pédagogiques, en particulier la mise en place de véritables programmes d'enseignement.

Effectivement, depuis une dizaine d'année, un certain nombre d'universités américaines, à l'instar de celle de Washington, ont lancé des programmes de doctorat en GH. Le *Journal of World History* participe d'ailleurs à ces efforts de valorisation pédagogique. Au Royaume-Uni, la London School of Economics est l'une des rares universités à donner des cours sur ce thème. Seule une demi-douzaine d'établissements universitaires britanniques ont introduit cet enseignement. Mais, j'ai l'impression que la GH se développe en Angleterre et que le même phénomène se produit en Europe du Nord: en Allemagne, par exemple à l'Université de Leipzig, aux Pays-Bas ou encore dans les pays scandinaves. D'ailleurs, cet intérêt pour la GH se manifeste au niveau du lectorat de notre revue qui se recrute en bonne partie en Europe du Nord. Mais cet intérêt est encore limité et ne semble toucher que très partiellement l'Europe du Sud ou de l'Est.

En Suisse, il conviendrait également de développer l'enseignement de la GH. Pour moi, la Suisse est en effet un pays extrêmement global. Des Suisses ont émigré aux quatre coins du monde depuis longtemps: l'émigration des mercenaires a ainsi débuté très tôt. De même, les compagnies helvétiques sont parmi les plus globalisées du monde. Le fait que la Suisse ne fasse pas partie de l'Union Européenne pourrait à la limite s'expliquer par le fait qu'elle est trop globale pour l'Europe...

Comment se présente l'avenir de la revue?

Les résultats financiers semblent pour le moment bons. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver. Avec l'essor de l'internet, le monde des revues est en effet en train de changer très rapidement, surtout en Amérique du Nord. Actuellement, des consortiums d'universités américaines achètent, en payant un prix fixe, toute une série de revues, dont la nôtre, sous format électronique. Dans ces conditions, le financement d'une revue change complètement.

Au niveau éditorial, à l'instar du numéro thématique qui vient de paraître intitulé *Islamic History as Global History*,¹¹ nous aimerions publier un numéro consacré à la question de la *Great Divergence*, qui, en incluant des articles sur chacune des grandes régions du monde, montrerait à quel moment l'Occident a connu une croissance économique exceptionnelle.¹²

Notes

- 1 Pour ne citer que les deux plus récents: *Islam and the Abolition of Slavery*, New York 2006, et *Cocoa and Chocolate, 1765–1914*, Londres 2000.
- 2 Voir le site de la revue: <http://journals.cambridge.org/action/displayJournal?jid=JGH>.
- 3 Pour plus d'informations sur ce réseau, voir <http://www.lse.ac.uk/collections/economicHistory/GEHN.htm>.

- 4 Stuart McCook, «Global Rust Belt: Hemileia Vastatrix and the Ecological Integration of World Coffee Production Since 1850», *Journal of Global History* 1 (2006), 177–195.
- 5 Il s'agit de la revue *Gordian. Zeitschrift für die Cacao-, Chokoladen- und Zuckerwaren-Industrie der Welt und für alle verwandten Erwerbszweige*.
- 6 Voir à cet égard David Christian, *Maps of Time: An Introduction to Big History*, Berkeley 2004.
- 7 Patrick Manning, *Navigating World History: Historians Create a Global Past*, Basingstoke 2003.
- 8 Bonnie Smith (éd.), *Women's History in Global Perspective*, Urbana 2005, 3 vol.
- 9 Voir à cet égard l'article de Margrit Pernau dans ce numéro.
- 10 Voir le site de cette revue: <http://www.uhpress.hawaii.edu/journals/jwh/>.
- 11 *Journal of Global History* 2 (2007).
- 12 William Clarence-Smith fait référence au débat initié par l'ouvrage de Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence: China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton 2000.